Nacer Bouslimani

PARIS
l'ogresse

Roman

Nacer Bouslimani

Paris l'ogresse

© Nacer Bouslimani, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0150-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Quand la sécheresse brûle les cœurs,
Quand la faim tord trop d'entrailles,
Quand on bâillonne trop de rêves,
Quand on ajoute bois sur bois sur le bûcher,
À la fin, il suffit du bout de bois d'un esclave,
Pour faire dans le ciel de Dieu et dans le cœur des hommes,
Le plus gigantesque incendie. »

Mouloud Mammeri[1]
Extrait de la pièce « Le Fœhn »

Chapitre 1

C’est par un jour pluvieux qu’on enterra mon ami Karim, revenu au village bien malgré lui, après presque 10 ans passés en France. Tout le village était en émoi. Personne ne s’attendait à son suicide, personne ne voulait y croire. Paris, qui l’avait « répudié », était dans tous les esprits, chargée de tous les griefs.

« Allez arborer vos fausses moustaches, ailleurs que sous mes yeux, bandes de mauviettes ! » marmonnait dans sa barbe, une vieille parente de Karim. Elle était assise à même le seuil de la porte, ses mains jointes sur sa canne, coincée entre ses genoux osseux. Bande de froussards, bande d’hypocrites ! Qu’avez-vous fait de l’honneur, celui dont vous nous rebattez les oreilles, depuis des siècles ! Regardez-le, votre fichu honneur ! Vous voilà paniqués et pathétiques ! Vous n’arrivez même pas à enterrer un fils, honte à vous ! Vous avez passé votre vie, dans l’ombre d’une maîtresse imaginaire, votre Paris de mes fesses et entre les cuisses de vos catins, qui vous ont bouffés, sucés, essorés, puis vomis ! »

« Après une éternité, poursuivit la centenaire, vous êtes revenus vous décomposer, entre nos bras fourbus. Allez voir ailleurs si j’y suis, bandes de lâches et d’égoïstes ! Puissiez-vous crever ! ». La doyenne cracha par terre après cette longue diatribe, puis reposa ses lèvres dédaigneuses sur la poignée de sa canne.

Les hommes et les femmes, qui franchissaient le seuil de la maison endeuillée, évitaient de la frôler, dans d’infinies précautions. Personne ne tenait à affronter sa colère et ses réflexions mâtinées d’injures et de mots crus.

On la connaît bien au village. D’aucuns pensent qu’elle est atteinte de démence, qu’elle est quelque peu dérangée, et qu’elle ne reconnaît plus personne, pendant que d’autres soutiennent qu’elle simule, et qu’elle a toute sa tête quand elle veut et qu’elle la perd pour enquiquiner le monde. Tout le village se garde de l’irriter et d’avoir à essuyer ses invectives. On la dit plus que centenaire, mais personne ne pourrait dire son âge exact.

Tout le monde s’interpellait. On cherchait des hommes valides, à peu près de même taille, pour soulever le cercueil, mais on refusa les bras étrangers au village. Une question d’honneur, de dignité. Karim était un colosse d’1 m 88. On essayait de soulever les bras du cercueil, puis on abandonnait, en laissant choir la dépouille. On s’y était essayé à plusieurs reprises, sous les plaintes indignées et déchirantes des femmes.

Durant cette valse des bras, ces levées répétées et ratées, qui faisaient, en retombant, tressauter le corps de la dépouille mortelle sous le linceul, les femmes

pleurèrent de plus belle. Pas seulement les parentes, mais toutes les femmes du village, et avec elles, les enfants. Ces bras tremblants, le cercueil qui retombait entre leurs jambes, achevaient de saigner leur cœur, d'exacerber leur insondable peine.

Les plus âgées se mirent soudain à pleurer toutes en chœur, à tirer sur leurs cheveux gris et à pousser de longues plaintes, telles des louves blessées. Les femmes pleuraient de voir leurs hommes incapables d'enlever la dépouille d'un fils de sous leurs yeux. Elles pleuraient de mettre au monde de si beaux fils pour les voir s'en aller ailleurs et revenir momifiés, froids et raides dans leur cercueil. Parfois, comble de douleur et d'incompréhension, entre quatre planches scellées, avec une toute petite vitre, ridiculement petite, qui ne permettait de voir que le visage du défunt, souvent méconnaissable.

Elles en voulaient à leurs hommes d'être toujours partis de ces montagnes maudites, et de revenir au bout d'un demi-siècle, édentés, séniles et inutiles, dans leur costume froissé. Les femmes en voulaient aux hommes, de les avoir toujours abandonnées depuis des siècles, et d'avoir ainsi montré à leurs fils ce chemin du malheur, de les avoir envoyés tout droit dans la gueule gourmande de *Paris l'ogresse*, d'où l'on ne revient que vieux ou les pieds devant. *Nos hommes nous quittent pour d'autres villes aux mille lumières, d'autres villes et d'autres femmes aux mille fards et aux mille bijoux. Ils nous ont toujours quittées et continuent de nous quitter. Sommes-nous à ce point laides et défraîchies, sommes-nous à ce point indésirables pour qu'ils nous désertent depuis des siècles ?* C'était surtout nos grands-mères qui se montraient les moins indulgentes et les plus véhémentes à l'endroit de Paris, l'accusée. C'est qu'elles en ont vu et vécu des pertes de maris, et de fils en une vie. Ne serait-ce que durant les deux guerres mondiales qui mobilisèrent de force, durant un demi-siècle, « les troupes indigènes ». Les femmes pleuraient leurs hommes partis et qui partaient de plus belle, les femmes se sentaient abandonnées, trahies. Leurs pleurs maudissaient ce village en déclin, finissant, ce village de vieux et d'enfants, ce village sans hommes, qui n'arrivait même plus à enterrer un fils.

Il pleuvait toutes les larmes du ciel. Il pleuvait sans discontinuer depuis hier soir. Durant cette première quinzaine du mois d'avril, il avait fait un froid sec. Le ciel était bouché et bas. Cependant, ce jour où l'on enterrait mon ami, les villageois trouvaient que le ciel ne pouvait pas ne pas fondre en larmes de voir partir un si beau jeune homme, il ne pouvait pas ne pas pleuvoir. Agglutiné dans les ruelles étroites qu'allait emprunter pour la dernière fois mon ami Karim, tout le petit peuple de ma colline priait en chœur en son for intérieur. *Pleure, ô ciel*

protecteur. Verse tes larmes sur cette terre rocheuse et aride et couve-la de ta chaleur pour la rendre tendre et friable sur le corps de l'aimé. Que les grains de terre soient une ultime caresse sur ses paupières qui ne s'ouvriront plus pour nous et qu'ils soient doux comme un baiser sur ses lèvres qui ne nous souriront plus jamais. De grâce, pleurez en chœur avec nos cœurs meurtris, ô sept cieux du Créateur !

Après un beau et précoce soleil de mars, *qui brunit jusqu'à l'os* comme disent les anciens, le mois d'avril nous renvoie dans nos tricots de laine, nos bottes en caoutchouc et nos burnous[2]. Le village retenait son souffle, il ne respirait plus. Le moment était venu. Le petit peuple de mon village allait emmener mon ami en haut de la colline pour y être enterré. Quelques discussions à voix basse se hasardaient au sein de petits groupes à la mine défaite. Ceux des villages voisins, venus partager notre deuil, voulaient comprendre, consternés.

Bien avant l'appel du muezzin, le village entier s'était rassemblé dans les petites ruelles qui menaient vers la demeure de mon ami, la maison paternelle. Tout le village – toute la gent mâle – était venu accompagner la dépouille de Karim dans son ultime voyage. Ce garçon si doux, ce garçon que l'exil a fauché à la fleur de l'âge. Nous attendions. Un corbeau croassa, juché sur le faîte d'un frêne, à un jet de pierre. Tout le village devait le maudire mentalement ou en maugréant. Son chant lugubre et de mauvais augure acheva de rendre palpable la tristesse et la peur qui nouaient le cœur des villageois. Les pleurs des femmes se firent soudain plus audibles, plus lancinants. Un long frisson perceptible parcourut l'assistance immobile. Les hommes regardaient le bout de leurs chaussures, croisaient les bras pour se donner contenance. Certains, nombreux, tirèrent de leur poche, machinalement, leur boîte de tabac à chiquer. Ils y puisèrent une pincée qu'ils modelèrent entre le pouce et l'index des deux mains, puis se la fourrèrent sous la lèvre, ou sous la langue pour les plus vieux. Ça picotait, tant mieux. Ça occupait la pensée, ça la distrayait, ça lui faisait diversion. Les lamentations aiguës des femmes sont toujours le pire des moments à passer lors d'un enterrement. Ces longues plaintes interminables des femmes, touchées elles aussi dans leur chair, par la perte d'un parent, d'un être aimé, mettent les hommes dans tous leurs états. Elles s'agrippent au cercueil désespérément, pleurent toutes les larmes de leur corps, et toutes les larmes que n'osent pleurer les hommes. Les quatre porteurs, qui enlèvent la dépouille d'entre les mains des femmes, doivent être courageux et d'une poigne ferme, sinon ils n'y arrivent jamais. Tous les quatre, après s'être concertés du regard, doivent soulever la dépouille d'un seul geste, comme un seul homme, puis

mettre les bras du cercueil sur leur épaule, dans le même mouvement accordé, et sortir de la demeure, laissant là les femmes et les enfants à leurs pleurs et à leur hystérie. Leurs lamentations s'estompent, emportées par le chant élégiaque, le chant de la mort. Les femmes ne suivent pas la dépouille jusqu'au cimetière, la coutume le leur interdit. Dans certains villages, on tolère, dit-on, leur présence, loin derrière le cortège des hommes. On les tolère, silencieuses et effacées jusqu'aux abords du cimetière, toujours à distance raisonnable du carré des hommes. Dans mon village, la coutume est restée radicale, têtue, et les femmes s'y sont accommodées depuis des siècles. Allons bon ! Elles en ont vu bien d'autres, les femmes ! Les hommes sont tranquilles, pour un moment au moins, le temps de rendre à la terre celui qu'elle n'a plus voulu porter vivant. La procession s'ébranle dans le chemin tortueux qui mène vers le cimetière, situé en haut du village. Une dernière épreuve. C'est en haut de la colline que le saint du village, notre aïeul, s'était fait enterrer, il y a plusieurs siècles. Depuis, c'est là-haut que mon village a toujours enterré ses morts. Les hommes ont d'abord du mal à ajuster leurs premiers pas. Têtes baissées, les mains derrière le dos, chacun est plongé dans ses pensées, chacun pense à sa finitude, à son insignifiance et regrette de n'avoir pas fait que du bien. Les pleurs des femmes n'arrangent pas les choses pour eux en ces circonstances. Les pleurs des femmes sont comme un reproche qui met les hommes face à leur impuissance. Nos femmes pleurent et ça nous remue les tripes, ça nous culpabilise. Notre virilité en prend un coup : nous n'avons pas su, nous n'avons pas pu les protéger. Nous n'avons pas pu protéger nos mères, nos sœurs, nos épouses, elles à qui nous faisons croire que nous sommes si forts, elles qui nous croient tellement forts. Nos femmes qui sacrifient toutes leurs forces, usent de leurs dérisoires biens et de leurs maigres bras pour leur mari, leurs fils, leurs frères. Quelle gratitude exprimons-nous face à leurs youyous de fierté, chargés d'espoir, qui accueillent notre naissance ? Youyous poussés par les gorges de celles-là mêmes dont les hommes accueillent encore la naissance sans tambour ni trompette. Pis encore ! C'est, encore de nos jours, remplis de contrariété et parfois d'affliction, que les pères accueillent la venue d'une fille. À la nouvelle de sa naissance, surtout quand c'est un garçon qui est attendu, le géniteur va se cacher dans les champs, ou dans un bar, pour noyer sa tristesse et sa rancœur envers sa femme *qui ne lui a donné qu'une fille*. De quelle gratitude faisons-nous preuve en réponse à la copieuse période d'allaitement qu'elles nous offrent généreusement, du plus beau morceau de viande dont elles nous gratifient, sous les yeux envieux de nos sœurs ? De la permission qui nous est faite de battre ces dernières, de la grandiose fête qui

s’organise lorsque nous sommes circoncis, à celle qui les ruine à notre mariage, qu’en est-il sorti comme retour au bout des siècles ? Pour toute reconnaissance, nous sommes partis ailleurs, les laissant là, toutes seules. Parfois pour faire des guerres qui ne sont pas les nôtres, souvent pour gagner de quoi nous nourrir et de quoi survivre. Lorsque l’occasion est propice pour que se ravive leur mémoire blessée, pour que se réveillent leurs griefs qui s’y sont gravés en strates séculaires, nos femmes se lâchent et se lamentent. Leurs hommes leur deviennent alors, un instant, amers à supporter. En ces circonstances, un sentiment de culpabilité vieux comme le monde nous étreint. Être forts, en voilà un habit dont les hommes aiment à se vêtir et auquel ils s’accrochent, mais dont ils voudraient bien se défaire en de telles occasions.

Pour l’heure, la procession ne s’ébranlait pas. La dépouille n’a pas encore franchi la porte de la demeure endeuillée. D’ordinaire, ce sont quatre jeunes volontaires, volontaires et bien valides, de même taille, à quelques centimètres près, qui portent le cercueil, dans cette première partie du chemin abrupte. D’ordinaire, les pleurs des femmes s’estompent vite, couverts par le chant des hommes à la voix grave. D’habitude, au cours de cette procession funèbre, les jeunes gens se disputent, à qui mieux mieux, les bras du cercueil. Ils se pressent pour porter, pendant quelques pas prudents, la dépouille du cher disparu. Mais ce jour, ce 17 avril 2012, rien ne se fit comme d’habitude. De jeunes hommes, il ne restait que des enfants et des adolescents. Ces derniers, même déjà robustes et à la voix qui mue, ne se verraient pas confier le soin de porter un cercueil, cela serait contraire à la coutume, cela ne siérait pas à nos us. Tout semblait nouveau, balbutiant, maladroit, à croire que mon village enterrait son premier mort.

Mon père pressentait que ça ne serait pas un enterrement comme les autres ; je ne l’avais jamais vu aussi désemparé. Jamais auparavant je n’avais vu mon père avec cet air perdu, désorienté, si fragile. Ces traits tirés, ce désarroi que dissimulait mal sa moustache, habituellement virile, aux pointes bouclées et effilées vers le haut, et qui pendait, à présent, pusillanime et molle. En le voyant, ce matin, faire irruption dans mon salon, les traits tirés, les yeux fatigués et cernés, je compris qu’il revenait de la maison de Karim. Il n’avait pas dû dormir de la nuit. Dès que le jour avait commencé à se lever, il a dû aider à la préparation de la tombe et passer la matinée avec le père de Karim. Je ne suis pas resté jusqu’au matin. Vers deux heures après minuit, je commençais à avoir des fourmillements partout – je n’avais pas l’habitude de rester aussi longtemps, sans bouger, dans mon fauteuil roulant. J’ai préféré rentrer chez moi, aidé par un voisin. J’avais aussi besoin d’être seul. Ce matin de l’enterrement, mon père, en

arrivant chez moi, m'a salué en regardant la roue de mon fauteuil roulant et a marmonné qu'il reviendrait pour me conduire chez Karim. Ce fut tout. Mon père devient toujours presque muet lorsqu'il est triste. Une heure avant la prière du zénith, il était de nouveau chez moi. Sans un mot, il desserra les freins de mon fauteuil roulant et me pilota, toujours en silence, vers la maison du défunt. Qu'aurions-nous bien pu nous dire ?

Pendant que nous attendions que la dépouille de mon ami sorte de sa maison natale, mon père était encore plus anxieux. Son visage avait soudain vieilli, il n'osait plus me regarder. Dans son regard, il n'y avait pas que de la tristesse, j'y lisais de la peur. C'est pour cela que son regard ne croisait pas le mien. J'avais peur aussi. J'étais transi de peur. Je craignais que mon ami ne fût emmené en silence vers sa dernière demeure. Moi l'athée, moi qui me suis toujours un peu moqué de la mort et des frayeurs qu'elle suscite en nous, j'avais peur. Peur de ne pas entendre ce chant funèbre, ce chant des hommes tristes, à l'enterrement de mon ami. Ce chant si triste qui a accompagné mon enfance et ma jeunesse à tous les enterrements, et qui allège tellement la peine des vivants que la mort étreint en emportant un des leurs. Ce chant, qui pourtant, ne fait que nous rappeler, dans une douloureuse litanie, « qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Mohamed est son prophète ». C'est déjà bien pénible de voir s'en aller un homme si jeune, nous priver de ce chant en cette circonstance serait cruel et sadique. Un vieil homme, debout à côté de moi, priait tout seul à voix basse en égrenant son chapelet : « Dieu, je t'en conjure, ne nous éprouve pas plus que la vie nous éprouve déjà, je t'en conjure ». Je réalisai, soudain, à quel point certaines choses de la vie, insignifiantes en apparence, combien ces choses nous ont pétris et combien elles font partie de notre identité, de notre être abscons. Abscons peut-être, mais tellement indéfectible. Toutes ces petites habitudes qui nous font, nous forgent au fil des ans et nous équilibrent. J'avais peur et cela devait se voir dans mon regard. Tandis que dans celui de mon père, je distinguais à quel point je devais remuer ses tripes, de me voir ainsi sans jambes dans mon fauteuil roulant, avec ma tristesse et ma frayeur. Moi, son colosse de fils que j'avais été. La toute première vraie peur de ma vie, je l'avais vécue alors que je n'étais pas plus haut que trois pommes. Au moment où nos regards s'étaient croisés, cette image m'est revenue à la mémoire. Cela s'était passé au champ où j'avais accompagné mon père. Il était en train de faucher de l'herbe, c'était la saison. J'avais dû m'éloigner de l'endroit où il m'avait laissé, assis sur un sac de jute. Notre champ finissait par un dénivelé de quelques mètres qui donnait sur un ruisseau au lit rocailleux. Je devais avoir 3 ou 4 ans. À peine m'étais-je éloigné de quelques